

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

A l'écoute des martyrs... (3)  
La mort du martyr et son sens

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1982, tome 78, p. 89-107

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *A l'écoute des martyrs...*

Suite : La mort du martyr et son sens

## *Fondements bibliques et actualité d'une grande spiritualité*

Croire, pour un chrétien, c'est d'abord croire en Jésus. En son mystère pascal, en sa présence vivifiante.

Croire, c'est aussi témoigner. C'est-à-dire, selon la théologie de S. Luc, attester, dans la vigueur et la jeunesse de l'Esprit, que le Crucifié est vivant, qu'en Lui, Messie et Seigneur, le salut est désormais offert à tout homme de bonne volonté (cf. Ac 4, 12). Témoigner, c'est aussi, selon l'enseignement de S. Jean, proclamer que Jésus est bien le Fils envoyé dans le monde, la Vérité tout entière qui ouvre à celui qui l'accueille les sources de la vie éternelle et la voie la plus sûre vers le Père (cf. Jn 14, 6). On le constate, S. Luc se montre surtout sensible à la richesse de l'événement pascal qui donne sens à l'histoire du salut, alors que S. Jean nous convie à la contemplation croyante de la Présence qui fonde la libération pascalle. C'est ce que nous avons développé dans nos deux articles précédents <sup>1</sup>.

### I. QUAND LE TEMOIN DEVIENT MARTYR

Les auteurs du Nouveau Testament s'accordent sur ce point : ni la parole de Jésus, le Témoin fidèle (Ap 1, 5), ni celle des premiers croyants, ne purent se frayer facilement un chemin jusqu'au cœur de

<sup>1</sup> Voir Echos de Saint-Maurice, 11 (1981) 147-169 ; 12 (1982) 42-61.

leurs auditeurs<sup>2</sup>. Résistances, refus et persécutions font intégralement partie de l'histoire du témoignage.

## 1. Jésus, signe de contradiction

Syméon l'avait prophétiquement annoncé dès les premières heures de la vie de Jésus : « Cet enfant est voué à la chute et au relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction » (Lc 2, 34). Or toute la vie publique de Jésus est là pour confirmer la véracité de cette prédiction.

En effet, Jésus provoque rapidement l'opposition et la contestation, parce qu'il met en cause dangereusement la légitimité d'habitudes qui paraissent solidement établies. Ses guérisons, par exemple, ébranlent jusqu'aux règles sacro-saintes de la célébration du sabbat. L'accueil sans préjugé qu'il offre aux pécheurs publics, aux pauvres, à ceux que la bonne société rejette (publicains, prostituées, etc.) menace la « pureté » d'une communauté hypocritement fermée. La liberté qu'il revendique dans ses relations (en particulier dans ses relations avec les femmes), aussi bien que la radicalité de ses exigences (en matière de divorce et de remariage, par exemple) provoquent le scandale et jettent la panique.

Que Jésus prétende interpréter souverainement la Loi de Dieu — « et moi je vous dis » — devient insupportable. Et surtout quand, dans son enseignement, il se réclame directement du Père qui serait à l'origine de son envoi en mission. En présence d'un tel témoin, il n'est pas possible de rester neutre, parce que, comme le note très justement le Père Guillet, « il s'agit de tout. Et si on refuse de le suivre, impossible de le laisser vivre, il faut qu'il disparaisse : on ne peut tenir sous le regard de ce juge. Ce Messie-là, il faut croire en lui ou l'éliminer »<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> A plusieurs reprises, nous avons déjà souligné ce manque d'accueil à l'égard de la parole du témoin. Cf. *o. c.*, pp. 158-159 ; 167-168.

<sup>3</sup> J. Guillet, *La Croix au cœur de la confession chrétienne*, *Communio* 1 (1975) 34-40. Notre citation est à la page 38.

## 2. Heureux les persécutés

Nous l'avons déjà remarqué à plusieurs reprises : la parole des premiers croyants prolonge celle de Jésus. Rien d'étonnant dès lors, si leur témoignage connaît le même refus et se heurte aux mêmes résistances.

Jésus leur avait ouvertement déclaré : « le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son patron »<sup>4</sup>. A plusieurs reprises, il avait annoncé à ses disciples les épreuves qui les attendaient (cf. des textes comme Mt 10, 17-25 ; Mc 13, 9-13 ; Lc 12, 4-11, etc.).

Néanmoins, face à la persécution inévitable, — le témoin gênant doit être éliminé — les disciples sont invités à conserver leur calme. Qu'ils aient confiance : l'Esprit-Saint qui a ouvert leur intelligence à la foi sera aussi le garant de la qualité de leur réponse. « Lorsqu'on vous livrera... ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous » (Mt 10, 19-20).

Qu'ils se soucient par contre de leur fidélité : « Vous serez haïs de tous à cause de mon nom, mais celui qui aura tenu jusqu'au bout, celui-là sera sauvé » (Mt 10, 22).

S'ils sont capables de perdre leur existence terrestre à cause de Jésus et de son évangile (cf. Mc 8, 35), leur joie doit être grande. La parole de Jésus « heureux les persécutés » s'applique à eux<sup>5</sup>. Cette dernière béatitude du sermon sur la montagne (Mt 5, 10-11 ou Lc 6, 22-23) offre une base solide à toute théologie du martyr. Les évangélistes lui accordent d'ailleurs une importance toute particulière. Comme le note J. Dupont, « dans une série, l'accent se place normalement sur le terme placé en finale et comme au sommet de l'énumération ; c'est là qu'on peut s'attendre à trouver l'intention plus clairement exprimée. Beaucoup

<sup>4</sup> Cette phrase revient comme un refrain à travers les évangiles : Mt 10, 24 et Jn 15, 20 en contexte de persécution, mais aussi Lc 6, 40 et Jn 13,16.

<sup>5</sup> Sur cette dernière béatitude, le P. J. Dupont a écrit des pages éclairantes : *Les Béatitudes*, III, Paris, 1973, pp. 78 et ss. Il souligne l'importance de la dernière béatitude pour l'interprétation des autres. Il rejoint ainsi l'opinion de H. Schürmann, *Die Warnung des Lukas vor der Falschlehre in der «Predigt am Berge»*, Lk 6, 20-49, BZ 10 (1966) 57-81.

plus développée que les précédentes, la dernière béatitude prend naturellement plus de poids, en même temps qu'elle devient plus explicite »<sup>6</sup>. Il y a sans doute quelque chose de fortement paradoxal à nommer des témoins, heureux, au moment même où la persécution les atteint. Pourtant, l'exclusion de la société terrestre qui est prononcée contre eux, en raison de leur appartenance à Jésus Christ, authentifie et confirme définitivement la qualité de cette appartenance. En raison du renversement des situations que Marie se plaît à contempler comme déjà acquis (« Il a renversé les potentats de leurs trônes », etc., Lc 1, 52) et que Jésus annonce comme imminent, leur situation de persécutés est avantageuse.

### 3. Sur les pas du Crucifié

Dès les premières heures de l'Eglise, Luc raconte comment la prophétie de Jésus s'est réalisée : « par l'intervention du sanhédrin contre Pierre et Jean (Ac 4, 1-31), puis contre les Douze (5, 17-41), puis par la mort d'Etienne (6, 9-7, 60), puis par les attaques contre l'Eglise de Jérusalem (8, 1-3 ; 12, 1), contre les fidèles de Damas (9, 1-2), contre Paul (9, 23-29), contre Jacques (12, 2), contre Pierre (12, 3-5) »<sup>7</sup>.

Du reste, c'est de manière fort intentionnelle et jusque dans les détails de la présentation littéraire, que S. Luc nous montre comment S. Etienne a mis ses pas dans ceux de son Seigneur crucifié, connaissant une « passion » semblable à celle de Jésus<sup>8</sup>.

<sup>6</sup> J. Dupont, *o. c.*, pp. 78-79.

<sup>7</sup> A. George, *Etudes sur l'œuvre de Luc*, Paris, 1978, p. 38. « Pour Luc, écrit A. George, la persécution est un trait de la période historique de l'Eglise », *o. c.*, p. 39.

<sup>8</sup> Citons les traits parallèles qu'A. George reconnaît entre le récit de la Passion et celui de la mort d'Etienne :

« Les deux récits se rencontrent sur plusieurs points : les faux témoins (Ac 6, 11.13 ; pas en Lc 22), la comparution devant le sanhédrin (Ac 6, 12-15 ; cf. Lc 22, 66), la parole contre le Temple (Ac 6, 14 ; pas en Lc 22), la vision du Fils de l'Homme (Ac 7, 55-56 ; cf. Lc 22, 69), la prière du Ps 31, 6 (Ac 7, 59 ; cf. Lc 23, 46), le pardon aux meurtriers (Ac 7, 60 ; cf. Lc 23, 34). Il est probable que Luc voit la mort de Jésus comme l'exemple offert au martyr chrétien. » A. George, *o. c.*, p. 190.

C'est donc une évidence vérifiée par toute l'histoire du peuple de Dieu : celui qui accepte dans la foi le témoignage rendu par Jésus et qui veut à son tour le transmettre par toute sa vie (paroles et actes) s'engage dans une aventure dangereuse. De témoin qu'il était au départ, la fidélité à Jésus et à son évangile peut en faire un martyr. Seulement, c'est ici que se pose la grave question : la mort du martyr a-t-elle un sens ?

## II. LA MORT DU MARTYR A-T-ELLE UN SENS ?

La parole du témoin prend le relais de la parole de Jésus. Son martyre rappelle celui de Jésus. En cas de durcissement des auditeurs, le passage du témoignage au martyr devient inéluctable. Mais alors se pose la question fondamentale à laquelle doit répondre clairement toute théologie du martyr : **quand la fidélité du témoin le conduit à la mort, quel est le sens de cette mort ?**

Mais, puisque le martyr imite en profondeur le Seigneur crucifié, il n'est possible de répondre à cette question que si, préalablement, on a médité sur le sens à reconnaître à la mort de Jésus lui-même. C'est ce que nous devons faire sommairement<sup>9</sup>.

### 1. La mort de Jésus et son sens

Simplifiant à l'extrême, nous dirons que la présentation de la passion et de la mort de Jésus connaît actuellement deux orientations principales, souvent opposées. L'une que nous pourrions qualifier **d'historique et de politique**, l'autre plus nettement **théologique et liturgique**.

<sup>9</sup> Un ensemble de questions se pose ici au lecteur du Nouveau Testament : Comment Jésus a-t-il annoncé sa mort ? Quel sens lui donnait-il ? Comment s'est développée l'interprétation théologique de la mort de Jésus ? Quand et comment en a-t-on perçu la portée rédemptrice ? Notre propos n'est pas de répondre à toutes ces interrogations. Voici quelques ouvrages consultés sur ce problème :

M. L. Gubler, *Die frühesten Deutungen des Todes Jesu*, (Orbis biblicus et orientalis 15), Ed. univ., Freiburg-Göttingen, 1977. Cet ouvrage donne un bon panorama de la recherche contemporaine.

H. Schürmann, *Comment Jésus a-t-il vécu sa mort*, Cerf, Paris, 1977.

X. Léon-Dufour, *Face à la mort. Jésus et Paul*, Seuil, Paris, 1979.

M. Hengel, *La crucifixion*, Cerf, Paris, 1981. Surtout la dernière partie.

Certains, probablement agacés par des conceptions trop ritualistes de la mort de Jésus, veulent s'en tenir à une lecture réaliste des faits, correspondant, selon eux, à la vérité historique. Selon ces auteurs, la mort de Jésus est la conséquence logique de son engagement en faveur des pauvres, des marginaux, des opprimés. C'est la mort du contestataire d'un pouvoir — essentiellement religieux : celui de la synagogue — qui déformait le visage de Dieu et bafouait la dignité de l'homme. Dès lors, la crucifixion n'est rien d'autre que l'assassinat du témoin d'un Dieu de miséricorde, la réduction au silence de celui qui n'a pas reculé devant les dangers de plus en plus évidents qu'il était conscient de courir. En effet, alors que les nuages s'accumulaient à l'horizon, Jésus est monté à Jérusalem ; ses adversaires complotaient-ils ouvertement contre lui ? il n'en poursuivit pas moins son enseignement public. Aussi, nous dit-on, c'est dans cette perspective de contestation et d'affrontement qu'il faut comprendre la mort de Jésus. **Il est mort au combat**, voilà la vérité historique.

Une telle lecture de la Passion n'est pas inexacte. Mais là où une telle interprétation de la mort de Jésus devient fort contestable, c'est quand elle veut en exclure toute dimension sacrificielle et opposer le Dieu de la miséricorde, révélé et servi par Jésus, au Dieu du sacrifice.

C'est pourquoi nous pensons que, sans tomber dans les excès de certaines conceptions sacrificielles<sup>10</sup>, il est possible de comprendre la mort de Jésus, dans une perspective plus théologique et liturgique, attentive à toutes les données du Nouveau Testament.

Il est vrai qu'à s'en tenir aux apparences la passion et la mort de Jésus ne correspondent guère au déroulement d'un sacrifice rituel, compris selon les lois liturgiques de l'époque. Elles en sont même l'opposé. Quoi de plus « impur » que l'exécution d'un condamné par crucifixion ? Quoi de plus choquant qu'un Messie crucifié<sup>11</sup> ? Le P. Vanhoye peut écrire : « Entre l'exécution d'un condamné et l'offrande d'un sacrifice, les

<sup>10</sup> Nous pensons à celles qui ont présenté Jésus torturé par le châtement d'un Père implacable.

<sup>11</sup> M. Hengel, *o. c.*, à la note 9, nous donne un dossier très complet sur l'horreur de la crucifixion dans l'Antiquité. Il souligne très clairement ce qu'il y avait de choquant et de quasi inadmissible dans l'union des deux termes « Messie » et « Crucifié » (cf. surtout les pp. 163-171).

Israélites — et donc aussi les premiers chrétiens — percevaient une opposition complète. Les rites du sacrifice en faisaient un acte solennel glorifiant, qui unissait à Dieu et obtenait les bénédictions divines. Offerte au cours de cérémonies religieuses, la victime était élevée symboliquement vers Dieu. Une peine légale, au contraire, était un acte juridique et non pas rituel, qui n'avait rien de glorifiant, mais couvrait d'infamie le condamné. Loin d'unir à Dieu et d'attirer ses bénédictions, elle constituait une malédiction. »<sup>12</sup>

Mais la réflexion des premières générations chrétiennes ne s'en tint pas aux apparences. Elle médita les paroles et les gestes de Jésus, puis, dépassant les durcissements liturgiques et les interprétations trop étroites du sacrifice, elle comprit que le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous, « s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur » (Ep 5, 2).

Ici, nous ne pouvons que retracer les grandes lignes d'une telle élaboration théologique :

#### a) **Un Christ livré et mort pour nous**

Bien loin de ne considérer, dans la mort de Jésus, que le résultat de l'acharnement contre lui des autorités de Jérusalem, **S. Paul** ne craint pas d'affirmer que le Père n'a pas épargné son Fils, mais **qu'il l'a livré** pour nous ou pour nos péchés<sup>13</sup>.

Cette affirmation capitale se présente sous des formes variées, mettant tour à tour en lumière des éléments différents :

— parfois c'est **l'amour et l'initiative du Père** qui sont soulignés (Rm 8, 32 ; 4, 25). Dans ce cas (surtout en Rm 8, 32) il est possible que S. Paul se réfère à Gn 22, 12 et veut nous présenter un Père qui n'a pas épargné, par amour pour nous, son Unique, le nouvel Isaac.

<sup>12</sup> A. Vanhoye, *Prêtres anciens, prêtre nouveau selon le Nouveau Testament*, Seuil, Paris, 1980, pp. 68-69.

<sup>13</sup> Sur les formules « il a été livré » (utilisant un passif divin qui désigne Dieu comme sujet) et « il s'est livré », on trouvera des développements dans : M. L. Gubler, *o. c.*, pp. 212 et ss. ; M. Hengel, *o. c.*, pp. 158 et ss.

— parfois c'est **l'amour et le don de Jésus lui-même** qui sont mis en lumière. Ainsi en Ga 1, 4 ; 2, 20 ; Ep 5, 2.25 ; Tt 2, 14 ; 1 Tm 2, 6, c'est le Christ qui a l'initiative. S. Jean soulignera fortement cette liberté et cette volonté de don chez Jésus, le bon Pasteur (Jn 10, 11.15.17.18). Mais toujours en obéissance à la volonté de salut de son Père.

— presque dans tous les cas, S. Paul utilise, pour exprimer en faveur de qui cette mort fut acceptée, la préposition « **pour** », qui appartient fréquemment à la langue des sacrifices et qui, selon l'opinion de nombreux exégètes, pourrait bien faire référence au don du serviteur souffrant dont parle Is 53.

— un grand nombre de textes pauliniens n'utilisent pas le verbe « livrer » mais celui de « **mourir** » pour nous<sup>14</sup>. On en trouve l'expression la plus parfaite dans la profession de foi de 1 Co 15, 3 : « le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures »<sup>15</sup>.

## b) Une vie donnée et un sang répandu pour la multitude

Plusieurs textes importants des évangiles, écrits après les grandes épîtres de S. Paul, nous suggèrent aussi **une lecture sacrificielle** de la mort de Jésus.

Nous voulons parler d'abord de la déclaration de Jésus en Mc 10, 45 :

« Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en moyen de libération (*lutron*, en grec) pour beaucoup. »<sup>16</sup>

Ce verset nous révèle que la destinée terrestre de Jésus et son témoignage à la vérité doivent être lus selon deux perspectives qu'il ne faut

<sup>14</sup> On trouvera également des explications sur la formule « il est mort pour nous » ou « pour nos péchés », dans les ouvrages de M. L. Gubler, pp. 217 et ss., et de M. Hengel, pp. 159 et ss.

<sup>15</sup> On pourra lire les principaux passages qui utilisent cette formule : Rm 5, 6.8 ; 14, 9 ; 1 Co 8, 11 ; 2 Co 5, 14.15 ; 1 P 3, 18, etc.

<sup>16</sup> Signalons, sur ce verset et sur les problèmes de sotériologie, l'excellent article suivant : L. Moraldi, Per una corretta lettura della soteriologia biblica, La Scuola cattolica, 1980, pp. 313-343. Il vaut mieux éviter de traduire le terme grec « *lutron* » par *rançon*.

jamais opposer. Dans la perspective du **service**. Jésus a vécu ce qu'il demande à ses disciples : s'oublier soi-même (Mc 8, 34-35), se faire le serviteur de tous (Mc 9, 35) et même l'esclave de tous (Mc 10, 44). Dans la perspective **liturgique et sacrificielle**. Jésus maintient son don de serviteur, afin de libérer par son sacrifice la multitude des hommes. Nous pourrions formuler les choses autrement : le témoignage de Jésus qui apparaît sous le signe extérieur et quotidien du service se révèle, en profondeur liturgique, don sacrificiel de sa vie en vue de la libération de tous.

La déclaration de Jésus, lors de la dernière Cène, ne dit pas autre chose. Elle nous demande de lire la mort de Jésus comme une liturgie d'alliance et d'expiation des péchés<sup>17</sup>. En S. Marc, nous lisons : « Ceci est mon sang de l'alliance qui est répandu pour beaucoup (c'est-à-dire pour tous) » (Mc 14, 24). Formule à laquelle S. Matthieu ajoute : « en rémission des péchés » (Mt 26, 28). De même que Moïse a scellé dans le sang (parce que le sang est pour un sémite le symbole de la vie, mieux que cela, parce que le sang, c'est la vie) la première alliance (Ex 24, 8), ainsi Jésus fonde en son sang l'alliance renouvelée et définitive. Il fait de son sang répandu l'instrument de l'expiation, du pardon universel<sup>18</sup>.

Le P. Vanhoye souligne très justement qu'il ne faut pas séparer les paroles prononcées à la Cène de la Passion et de la mort de Jésus. Il écrit : « Nous devons admettre que l'institution de l'eucharistie elle-même a valeur d'événement, une valeur propre d'action en plus de sa valeur de révélation. Par le moyen de l'institution, Jésus s'offre lui-même. Sans cette offrande volontaire, l'événement ne serait pas complet. Spécialement en ce qui regarde l'aspect " alliance ", l'institution a une valeur

<sup>17</sup> Cf. M. L. Gubler, *o.c.*, pp. 236 et ss. ; M. Hengel, *o.c.*, pp. 177 et ss. Parlant d'expiation, nous aurions pu mentionner le texte important de Rm 3, 25.

<sup>18</sup> Il est instructif de constater que le Targum palestinien (ancienne traduction du texte hébreu en araméen) ait considéré le sang de l'alliance comme sang d'expiation : « Alors Moïse prit la moitié du sang qui se trouvait dans les vases d'aspersion, en aspergea l'autel pour faire expiation pour le peuple et il dit : " Voici, ceci est le sang de l'alliance que Yahvé a conclue avec vous sur toutes ces paroles. " » Ex 24, 8, Targum.

active décisive, bien que la pleine réalisation dépende de l'événement du calvaire. »<sup>19</sup>

### c) Le sacrifice de Jésus dans l'épître aux Hébreux

Les textes que nous avons évoqués, en particulier ceux de 1 Co 5, 7 (« Notre Pâque, le Christ, a été immolée. ») et de Ep 5, 2 (« Le Christ s'est offert à Dieu en sacrifice d'agréable odeur »), sont dépassés et intégrés dans la vision théologique si puissante de l'épître aux Hébreux<sup>20</sup>. Nous ne pouvons, ici, que tracer les grandes lignes de cette synthèse de génie. Selon l'auteur de l'épître :

- Tout est subordonné à **la volonté du Père** : « il nous a parlé en un Fils » (He 1, 2). Cette volonté du Père tend vers un but bien précis : « **conduire à la gloire un grand nombre de fils** » (2, 10). Ce que l'amour du Père recherche c'est donc le bonheur sans faille de ses enfants, dans le rayonnement de sa présence.
- Avant la venue de Jésus, ce rêve paternel ne pouvait se réaliser : **un autre — le diable — détenait le pouvoir de la mort**. Il maintenait dans la peur et l'esclavage les fils d'Adam. L'auteur nous dit explicitement qu'il fallait « réduire à l'impuissance celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, et affranchir tous ceux qui, leur vie entière, étaient tenus en esclavage par la crainte de la mort » (He 2, 14-15).
- Par amour, le Père envoya Jésus, le Fils. Il l'investit de la dignité de Grand-Prêtre et le rendit « en tout, assimilé à ses frères », à l'exception du péché. Deux passages de l'épître (2, 14-18 et 4, 15) évoquent la profondeur de **la solidarité** qui relie Jésus, Grand-Prêtre, à tous les enfants d'Adam. Jésus ratifie pleinement cette mission : « J'ai dit : Voici je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté » (He 10, 7, citant le psaume 41).

<sup>19</sup> Nous tirons cette phrase d'un cours polycopié de A. Vanhoye, *La nuova Alleanza nell' epistola agli Ebrei*, Roma, 1981. Le passage que nous avons traduit est à la p. 10.

<sup>20</sup> Sur l'épître aux Hébreux, signalons surtout les ouvrages magistraux de Père A. Vanhoye, en particulier : *Prêtres anciens, prêtre nouveau selon le Nouveau Testament*, Seuil, Paris, 1980.

- Accrédité par son Père pour une telle mission<sup>21</sup> et plein de miséricorde pour ses frères humains (2, 17 ; 4, 16), Jésus peut accomplir sa tâche sacerdotale et offrir le sacrifice de toute sa vie.

C'est de manière fort dynamique que l'auteur nous présente la réalisation de ce sacrifice. Dans la passion et la mort de Jésus, l'auteur de l'épître contemple la reprise, le dépassement et la réalisation définitive de l'acte capital que le Grand-Prêtre posait au jour solennel de l'expiation. En effet, en ce jour du grand Pardon et du renouvellement annuel de l'alliance, le Grand-Prêtre entrait dans le Saint des Saints, porteur du sang des victimes. La portée symbolique de ce geste était évidente pour le peuple juif : puisque ce sang était un don même de Dieu, le rite proclamait que le pardon des péchés était accordé et la communion d'alliance pleinement rétablie entre Dieu et son peuple.

La mort de Jésus accomplit, une fois pour toutes, ce que l'Expiation voulait réaliser annuellement. Ainsi toute la visée du *Kippur* est atteinte. Mais avec quelle plénitude ! Entre le peuple de Dieu et Jésus-prêtre la communion est parfaite. Entre le prêtre et la victime symbolique la jonction est sans défaut, puisque Jésus entre avec son propre sang (He 9, 12). Entre ce prêtre-victime et Dieu la rencontre transfigurante est décisive : une fois ressuscité, Jésus demeure pour toujours associé à la gloire du Père. Tout, dans une telle liturgie sacrificielle, est placé sous le signe du définitif et de l'excellence.

- Un tel Grand-Prêtre, opérant son entrée sacrificielle jusqu'au trône de la gloire, (8, 1) dans les cris et les larmes (5, 7) obtient pour tous une rédemption éternelle (1, 3). Il a « aboli le péché par son sacrifice » (9, 26).

#### d) **La mort de Jésus est-elle donc un sacrifice ?**

A cette question que nous avons posée, il faut répondre, avec tout le Nouveau Testament et surtout avec l'épître aux Hébreux :

— assurément **non**, si l'on devait affirmer (ce qui a été malheureusement fait avec des nuances variées) que ce sacrifice est l'immolation

<sup>21</sup> Accrédité : c'est bien le sens du terme grec « *pistos* » en He 2, 17 ; 3, 2.

du Fils de Dieu exigée par un Père courroucé, en mal de satisfaction et d'apaisement ;

— mais résolument **oui** et de façon éminente, si l'on comprend ce sacrifice comme le **mouvement qui a conduit Jésus, Grand-Prêtre reconnu du Père et amoureux solidaire de tous les hommes, du sein de Marie jusqu'à son exaltation glorieuse**. Un mouvement qui fut chemin d'offrande (He 10, 10), d'obéissance et d'amour, don de sa vie comme « moyen de libération pour beaucoup » (Mc 10, 45).

Ainsi les deux orientations de lecture de la destinée de Jésus se rejoignent : ce qui extérieurement est lu à juste titre comme abus de pouvoir et exécution sordide d'un innocent fidèle à sa voie de service, peut et doit l'être en profondeur comme le sacrifice offert dans l'obéissance et l'amour pour la rémission des péchés et le salut du monde. Le Fils s'est bien livré pour nous. Le Père « n'a pas épargné son Fils ». La formule est émouvante, si on la comprend bien comme S. Thomas l'a comprise : il ne l'a pas épargné « en tant qu'il lui a inspiré la volonté de souffrir pour nous en lui infusant l'amour »<sup>22</sup>. C'est pourquoi le P. Lyonnet peut ajouter : « La mort de Jésus et les circonstances de cette mort furent en réalité le conditionnement ou, si l'on préfère, la " médiation " de son obéissance et de son amour. »<sup>23</sup>

## 2. S. Augustin confirme cette lecture sacrificielle

De tous les Pères de l'Eglise, S. Augustin est certainement celui qui, en parfaite conformité avec l'auteur de l'épître aux Hébreux, a élaboré la théologie la plus cohérente du sacrifice<sup>24</sup>. Un examen rapide de quelques grands textes augustiniens nous aidera à mieux saisir le sens de la mort du martyr.

<sup>22</sup> S. Thomas, Somme théologique III, q. 47, a. 3. Cité par S. Lyonnet, *De peccato et redemptione*, Romae, 1972, p. 46.

<sup>23</sup> S. Lyonnet, La sotériologie paulinienne, dans *Introduction à la Bible*, II, Dés-lée, Tournai, 1959, p. 881.

<sup>24</sup> Il y était encouragé par sa pente néo-platonicienne familière des dépassements et des ascensions, mais aussi, après sa conversion, par un sens étonnant du dynamisme de l'histoire du salut.

D'emblée, nous nous mouvons — et cela nous rapproche déjà de l'épître aux Hébreux — dans un univers dynamique, où il s'agit de **tendre vers... d'entrer... de monter vers Dieu**. Voici quelques textes significatifs de S. Augustin :

- Pour Augustin aussi, le dessein d'amour de Dieu est bien de conduire des fils au repos de la Présence :

*« C'est Lui (Dieu) qui au commencement créa le monde (cf. Gn 1, 1), le remplissant de tous les biens visibles et de toutes les réalités spirituelles. En ce monde il n'a rien créé de meilleur que les esprits, qu'il a doués d'intelligence et rendus aptes à le contempler et capables de le posséder (capaces sui). Il les a encore unis ensemble par les liens d'une société unique, que nous appelons la sainte cité d'en-haut, dans laquelle la source de leur subsistance et de leur béatitude est Dieu lui-même, offert comme vie et nourriture commune. »<sup>25</sup>*

- Si la hiérarchie des êtres est telle que nous la décrit cette belle phrase (de frappe incontestablement néo-platonicienne !), si Dieu « est lui-même la source de notre béatitude et le terme total de notre aspiration » (*De la Cité de Dieu*, X, 3), on comprendra mieux l'affirmation célèbre des *Confessions* :

*« C'est Toi (mon Dieu) qui l'incites (l'homme) à placer sa joie dans ta louange ; car **Tu nous as créés (élan) vers Toi** et notre cœur est tourmenté, tant qu'il ne repose pas en Toi. »<sup>26</sup>*

Tout un dynamisme sacrificiel est déjà suggéré par ces deux citations d'Augustin. Tendre vers Dieu, adhérer à Lui, aspirer au repos en Lui : ce sera pour S. Augustin ratifier librement la pente profonde de notre être, le rêve de Dieu sur nous.

- D'innombrables textes de S. Augustin répètent à l'envi que tendre ou adhérer à Dieu signifie concrètement « **aimer** ». Il faudrait citer plusieurs pages du commentaire d'Augustin sur la Première épître de

<sup>25</sup> *De la Cité de Dieu*, XXII, 1. Ce texte pourrait être commenté par deux autres d'Augustin : le récit, dans les *Confessions*, de l'« extase » d'Ostie et surtout l'admirable commentaire du psaume 41.

<sup>26</sup> *Confessions*, I, 1.

S. Jean. Ici, je ne retiendrai que ce passage qui appartient au long développement d'Augustin sur la notion de sacrifice :

*« Notre bien dont le terme ultime pose un si grave problème parmi les philosophes n'est autre chose que le fait d'être uni à Dieu, le seul dont l'étreinte incorporelle, s'il est permis de parler ainsi, féconde l'âme intellectuelle et la remplit de vertus véritables.*

*Ce bien il nous est prescrit de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces ; c'est vers lui que nous devons conduire ceux qui nous aiment et que nous devons conduire ceux que nous aimons. On accomplit ainsi les deux préceptes dont dépendent toute la loi et les prophètes (Mt 22, 37). Pour que l'homme en effet sache s'aimer soi-même, une fin lui a été fixée à laquelle, en vue d'être heureux, il doit rapporter tous ses actes ; car celui qui s'aime ne veut rien d'autre que d'être heureux : et cette fin c'est de s'unir à Dieu. Quand donc à celui qui sait déjà s'aimer lui-même on prescrit d'aimer son prochain comme lui-même, que lui commande-t-on, sinon d'exhorter son prochain de toutes ses forces à aimer Dieu ? Voilà le culte de Dieu, voilà la vraie religion, voilà la saine piété, voilà le service dû à Dieu Seul ! »<sup>27</sup>*

• Ce texte nous place au cœur de la conception augustinienne du sacrifice. Ce que Dieu veut, ce ne sont pas des dons : il ne saurait qu'en faire. Ce qu'il veut c'est que le cœur de ses enfants tende vers lui par l'amour, en vue d'adhérer à lui. Dieu n'a pas refusé l'offrande de victimes animales dans la liturgie de l'Ancien Testament. Seulement il ne les accepte qu'au titre de « figures » et de signes d'une offrande intérieure. D'où la célèbre déclaration de S. Augustin :

*« Le sacrifice visible est le sacrement, c'est-à-dire le signe sacré du sacrifice invisible. »<sup>28</sup>*

Tendre vers Dieu par l'amour, voilà le sacrifice invisible.

• Par les actes du culte, les hommes de l'ancienne alliance pouvaient symboliser leur volonté intérieure d'adhérer à Dieu. Par l'offrande de victimes également. Lentement S. Augustin va comprendre que, s'il le

<sup>27</sup> *De la Cité de Dieu*, X, 3.

<sup>28</sup> *De la Cité de Dieu*, X, 5.

veut, c'est par tout acte que l'homme peut tendre vers Dieu. Alors dans une phrase passionnée, bien conforme à son génie il s'écriera :

*« Est vrai sacrifice toute œuvre accomplie en vue d'adhérer à Dieu dans une société sainte, à savoir toute œuvre rapportée à ce bien suprême grâce auquel nous pouvons être véritablement heureux. »<sup>29</sup>*

- S'inspirant entre autres de l'épître aux Hébreux, S. Augustin montrera que, ces œuvres bonnes, nous ne pouvons les accomplir qu'unis à notre Grand-Prêtre, Jésus. Signalons des textes aussi explicites que : *De la Cité de Dieu*, X, 6, la fin du chapitre, ou encore X, 20. Ainsi, il pourra dire clairement aux chrétiens :

*« Vers Celui vers qui vous tendez, vous avez un chemin sûr : le Christ lui-même est ce chemin, il a voulu le devenir en se faisant homme pour nous. »<sup>30</sup>*

- Emporté par ce dynamisme de la charité qui peut tout orienter vers Dieu, S. Augustin passe insensiblement du sacrifice intérieur au sacrifice visible, de celui qui offre à ce qui est offert. Ainsi, il affirmera successivement que :

*« **L'homme consacré** par le nom de Dieu et voué à Dieu, en tant qu'il meurt au monde pour vivre à Dieu, est sacrifice. »*

*« **Notre corps** lui-même, quand nous le disciplinons par la tempérance, est sacrifice. »*

*« **L'âme** elle-même, quand elle se réfère à Dieu, est sacrifice. »*

*« **Enfin la cité rachetée** tout entière est offerte à Dieu comme un sacrifice universel par le Grand-Père qui, sous la forme d'esclave, est allé jusqu'à s'offrir pour nous dans sa passion pour faire de nous le corps d'une si grande Tête. »<sup>31</sup>*

- Nos conclusions précédentes en sont renforcées : la théologie de l'épître aux Hébreux et, dans son sillage, celle de S. Augustin ont évité les durcissements ritualistes de la liturgie juive de l'époque de Jésus.

<sup>29</sup> *De la Cité de Dieu*, X, 6. On a souvent considéré cette phrase comme une définition du sacrifice. Cette opinion est probablement exagérée. On lira à ce sujet l'article bien documenté de G. de Broglie, La notion augustiniennne du sacrifice « invisible » et « vrai », RSR 48 (1960) 135-165.

<sup>30</sup> Sermon, Denis, 8,1, 4, PL 46, 838-41.

<sup>31</sup> *De la Cité de Dieu*, X, 6.

Elles ont retrouvé la grande visée de l'Ancien Testament. Comme le Nouveau Testament, S. Augustin a compris que tout sacrifice aspirait à la communion avec Dieu. Le sacrifice d'alliance, quand il s'agit d'établir cette communion de paix ; le sacrifice d'expiation, s'il est nécessaire de rétablir cette communion, le sacrifice d'action de grâces quand on célèbre cette communion : autant d'actes qu'en son offrande sacerdotale Jésus pouvait assumer et porter à leur plénitude. Ce n'est donc pas à tort qu'Augustin, à plusieurs reprises, nommera cette oblation de la Croix : « le sacrifice le plus vrai » (*verissimum sacrificium*).

### 3. La mort du martyr : un authentique sacrifice en Jésus-Christ

S. Etienne meurt dans le sillage immédiat de Jésus. Cela nous l'avons déjà noté. Les témoignages des premiers siècles sont innombrables : ils répètent en chœur que le martyr imite la passion de son Seigneur, mieux, que **le Christ souffre dans le martyr**. Pour le moment, citons simplement quelques exemples.

Commençons par l'admirable déclaration de S. Polycarpe. Au moment de son supplice, il adresse à Dieu une vraie prière eucharistique, mêlant sa mort à celle de Jésus :

*« Seigneur, Dieu Tout-Puissant, Père de Jésus Christ, ton enfant bien-aimé et béni, par qui nous t'avons connu ; Dieu des anges et des puissances, Dieu de toute la création et de toute la famille des justes qui vivent en ta présence. Je te bénis pour m'avoir jugé digne de ce jour et de cette heure, digne d'être compté au nombre de tes martyrs et de participer au calice de ton Christ, pour ressusciter à la vie éternelle de l'âme et du corps, dans l'incorruptibilité de l'Esprit.*

*Puissé-je aujourd'hui avec eux être agréé en ta présence en oblation sacrificielle précieuse et bienvenue, comme tu m'y as préparé, comme tu me l'as montré ; tu as gardé ta promesse, Dieu de la fidélité et de la vérité. Pour cette grâce et pour toutes choses, je te loue, je te bénis, je te glorifie par l'éternel et céleste Grand-Prêtre, Jésus-Christ, ton enfant bien-aimé.*

*Par lui, qui est avec Toi et l'Esprit, gloire te soit rendue, maintenant et dans les siècles à venir. Amen. »<sup>32</sup>*

<sup>32</sup> Martyre de Polycarpe, n. 14.

On le constate : ce qui a été retenu devant la mort de Polycarpe, ce n'est pas l'exécution injuste et misérable d'un condamné, mais la liturgie sacrificielle de l'évêque qui communiait en vérité au sacrifice du Serviteur.

Rien d'étonnant que, sous les traits d'une petite et frêle esclave torturée, les chrétiens de Lyon aient contemplé leur Seigneur crucifié :

*« Blandine était suspendue à un poteau, pour être la proie des fauves lancés contre elle. La vue de la vierge ainsi crucifiée, qui ne cessait de prier d'une voix forte, affermissait les frères qui livraient bataille. Au fort du combat, les frères croyaient apercevoir des yeux du corps, en leur sœur, le Christ crucifié pour eux, crucifié afin d'assurer les croyants que quiconque souffrirait pour la gloire du Christ vivrait éternellement dans la communion du Dieu vivant. »<sup>33</sup>*

Félicité était enceinte au moment de son arrestation. La réponse qu'elle donne à son geôlier ne fait qu'exprimer la conviction de nombreux martyrs :

*« En raison des difficultés inhérentes à un accouchement au huitième mois, elle souffrait beaucoup et gémissait. Alors un des geôliers lui dit : " Si déjà tu gémiss ainsi maintenant, que feras-tu une fois livrée aux fauves, que tu as bravés en refusant de sacrifier ? " Félicité lui répondit : " Mais, là-bas, un autre sera en moi qui souffrira pour moi, parce que c'est pour lui que je souffrirai. " »<sup>34</sup>*

Ces témoignages qui nous parlent de la mystérieuse et profonde communion que les premiers chrétiens ont perçue entre leurs martyrs et le Christ nous permettent de tirer quelques conclusions sur le sens de la mort des témoins du Christ :

a) « Qui a été une fois saisi par le Christ, ne se libère plus de Lui-même, en le reniant. »<sup>35</sup> L'essentiel est là : le martyr est quelqu'un qui a rencontré le Christ Jésus. Quelqu'un qui lui a donné sa foi. Un membre vivant de son corps.

<sup>33</sup> Les martyrs de Lyon, n. 41. Traduction A. G. Hamman.

<sup>34</sup> Martyre de Perpétue et Félicité, n. 15. Traduction A. G. Hamman.

<sup>35</sup> I. Hausherr, Vocation chrétienne et vocation monastique selon les Pères, dans *Laïcs et vie chrétienne parfaite*, Herder, Rome, 1963, p. 63.

b) Devant le refus et la persécution, le Christ et le martyr ont la même attitude. De même que Jésus, devant les assauts de la synagogue et de Satan, ne pouvait renoncer à sa mission de témoin et à sa communion obéissante avec le Père, de même le martyr ne peut, pour sauver momentanément son existence terrestre, renoncer à la confession du Nom de Jésus et à la communauté de vie qui le relie à son Seigneur.

c) Le martyr accepte de perdre sa vie pour le Christ et l'évangile (cf. Mc 8, 35). Que l'on n'y décèle nulle complaisance morbide pour la souffrance, nulle quête douteuse de la mort, aucune trace de spiritualité défaitiste, mais bien le triomphe de l'amour, la perfection du témoignage dans la fidélité. Clément d'Alexandrie, au troisième siècle écrivait déjà : « Nous disons consommation du martyr, non parce que par lui quelqu'un a terminé sa vie, tout comme les autres la terminent, mais parce que, par le martyr, quelqu'un a pratiqué une parfaite œuvre de charité, c'est-à-dire qu'il est arrivé au sommet de la perfection par le martyr. »<sup>36</sup> La mort ne scelle pas la fin d'un témoignage mais sa plénitude. Du reste le martyr ouvre au témoignage des heures de fécondité renouvelée, le sang des martyrs étant semence de communautés fraternelles.

d) Le Christ donnant sa vie pour ses brebis, les aimant jusqu'à la démesure (cf. Jn 13, 1), a passé, obéissant et amoureux, de ce monde de péché et de souffrance à la gloire de son Père. Ce passage liturgique constitua son sacrifice de Grand-Prêtre en même temps qu'il scella la plénitude de son témoignage.

Il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes ; nous n'avons qu'un seul Grand-Prêtre, Jésus ; le sacrifice qui a sauvé le monde est unique et il fut offert une fois pour toutes ; néanmoins la « voie nouvelle et vivante » que Jésus a ouverte doit être parcourue par des multitudes de croyants. Cette voie est sacerdotale et sacrificielle. C'est sur cette voie que le martyr s'avance jusqu'à la perfection d'une communion sans faille avec l'unique Sauveur. Il passe lui aussi de ce monde à son Père. Son sacrifice, il l'offre en toute réalité, mais comme membre racheté du Christ, fils dans le Fils.

<sup>36</sup> Clément d'Alexandrie, Strom. IV, 4. Cité par I. Hausherr, *o. c.*, p. 56.

e) Oui, la mort d'un martyr est féconde. Parce qu'en elle résonnent la plénitude du témoignage et le langage de l'amour. Parce qu'elle transfigure un enfant de Dieu en image fidèle du Crucifié glorieux. Elle est féconde car le martyr « complète en sa chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l'Eglise » (cf. Col 1, 24). La communauté chrétienne a pourtant toujours su que le martyr, si glorieux soit-il, ne fait pas écran au Christ, l'unique Sauveur. Dans son témoignage, c'est encore la voix de Jésus qu'elle entend. Et l'effusion du sang du martyr le plus obscur reçoit sa fécondité du Golgotha.

Grégoire Rouiller

*(A suivre)*